

La Tour de Babel et *le Serpent vert* de Goethe

Yolande Villemaire

Volume 24, Number 5 (143), October 1982

Allemagne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60719ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villemaire, Y. (1982). La Tour de Babel et *le Serpent vert* de Goethe. *Liberté*, 24(5), 77–106.

YOLANDE VILLEMAIRE

LA TOUR DE BABEL et le Serpent vert de Goethe

*«Das ist eine Tragödie, aber ich spreche
nicht Deutsch.»*

*Au bord du Nil, qu'une forte pluie vient
d'enfler et de faire déborder, Yvelle Swannson
dort, étendue sous les étoiles, fatiguée de ses
recherches. Au milieu de la nuit, de fortes voix
la réveillent; elle entend que des voyageurs
désirent traverser.*

C'est là une mimèse des deux premières phrases du *Serpent vert* écrit par Goethe en 1795. J'utilise ici la nouvelle traduction qu'en a faite Chantal Nessler pour le numéro sur Goethe des *Cahiers de l'Hermétisme* publié chez Albin Michel en 1980. J'ai choisi de mimer l'ouverture du *Serpent vert* d'après cette traduction pour deux raisons. La première étant que, c'est une tragédie, mais je ne parle pas l'allemand. La seconde, encore plus tragique, étant que je n'arrive pas à mettre la main sur mon exemplaire du *Serpent vert* dans la traduction d'Oswald Wirth.

Dans un premier temps, ce fut la panique:
*Ne me dis pas de parler mais dis-moi de me
taire*

*Car mon secret je le tiens pour devoir;
Je voudrais te montrer tout ce qui m'habite
Mais le destin ne le veut pas.*

comme dirait Wilhelm Meister... C'est, en effet,

dans cette traduction que j'ai lu *le Serpent vert*, au printemps 1977 et, je ne sais pourquoi, d'avoir égaré ce petit livre m'épouvante. Je l'avais acheté chez Renaud-Bray à Côte-des-Neiges et je l'ai lu à Aurel, dans un petit village de Haute-Provence où j'étais en vacances en juillet 1977. Je ne me rappelle plus m'être un jour rappelé que je l'avais perdu de vue avant ce jour, il y a quelques mois, où j'ai aperçu ce petit livre entre une pyramide de cristal et une corvette en plastique sur la table de travail de Lucien Francœur, poète québécois et râckœur sanctifié qui était en train de regarder l'ayatollah Khomeiny sur l'une des vingt-deux chaînes de sa t.v.-couleur. J'ai coupé la parole à l'ayatollah pour demander à Francœur si ce n'était pas, par hasard, Claude Beausoleil prix Nelligan 1980 à qui je me rappelais vaguement et tout à coup l'avoir prêté qui lui aurait à son tour prêté cet exemplaire du *Serpent vert* dans la traduction d'Oswald Wirth. Il semble que non.

Les trajets des livres sont étranges. Comme j'écrivais ceci, mes yeux tombent sur l'exemplaire du *Théâtre* de René de Obaldia que Beausoleil me réclame en vain depuis quelque temps et que je croyais être disparu alors qu'il se trouve, parmi d'autres livres, juste en face de ma machine à écrire. Savoir où se trouve mon exemplaire de la *Bibliothèque de Babel* de Borgès, j'en citerais ici volontiers un extrait parce que c'est bien de cela qu'il s'agit. Les livres passent de mains en mains, voyagent d'un continent à l'autre, tombent dans l'oubli ou dans un trou noir quand on range Obaldia entre Michel Tremblay et Kundera.

Il est très agréable qu'actuellement, en raison des relations étroites entre Français, Anglais et Allemands, nous ayons la possibilité de nous corriger l'un l'autre. Tel est le grand profit qu'apportera une littérature universelle et qui se révélera toujours davantage.

écrivait Johann Wolfgang von Goethe le 15 juillet 1827.

Tandis que vous vous demandez quand est-ce que je vais me décider à aborder mon sujet, j'en profite pour passer un petit commercial. Je cherche, depuis le 12 janvier 1977, un exemplaire de *L'Elu* de Thomas Mann, publié en français chez Albin Michel et qui est, d'après tous les libraires de Montréal et de Paris réunis, épuisé. Si d'aventure quelqu'un savait où ça se trouve... J'ai déjà écrit que ne l'ayant pas trouvé ce livre des jumeaux, je l'ai pourtant trouvé, n'empêche que j'ai, encore une fois, le courage de ma curiosité.

Dès qu'elle ouvre les yeux, Yvelle Swannson voit Dhoran et Galariel flotter au-dessus de la barque amarrée, qui lui assurent avoir grande hâte et vif désir d'être déjà sur l'autre rive. Yvelle ne perd pas de temps, elle repousse la barque et franchit le Nil en diagonale avec son habileté coutumière, tandis que les extra-terrestres conversent dans une langue inconnue, sifflante, très vive, coupée de temps en temps par un bruyant rire, cependant qu'ils sautent de-ci, de-là, tantôt sur les bords et les bancs, tantôt au fond de la barque. «La barque vacille» crie Yvelle «votre agitation peut nous faire chavirer. Assieds-toi Dhoran et toi aussi Galariel.» A cette exigence,

ils pouffent de rire, raillent Yvelle et sont encore plus excités qu'avant. Yvelle supporte leur impertinence avec patience et aborde bientôt l'autre rive.

CHAPITRE THÉORIQUE

Tandis que le vieux Passeur s'est métamorphosé en Yvelle Swannson et que les Feux-follets du conte sont devenus des extra-terrestres androgynes qui rigolent comme des bonnes au cours de leur traversée du grand fleuve devenu le Nil, il apparaît qu'il est grandement temps d'en venir à la dimension théorique de cette *mimèse*.

Le mot est de Roland Barthes. Dans *Le Plaisir du texte*, joyeux petit livre publié au Seuil en 1973, Roland Barthes avance ceci :

Avec l'écrivain de jouissance (et son lecteur) commence le texte intenable, le texte impossible. Ce texte est hors-plaisir, hors-critique, SAUF À ÊTRE ATTEINT PAR UN AUTRE TEXTE DE JOUISSANCE: vous ne pouvez parler «sur» un tel texte, vous pouvez seulement parler «en» lui, À SA MANIÈRE, entrer dans un plagiat éperdu, affirmer hystériquement le vide de jouissance (et non plus répéter obsessionnellement la lettre du plaisir).

Le Serpent vert apparaît comme un texte psychotropique: littéralement: qui fait bouger la psyché. Les mille et une lectures qu'on a faites de ce conte en témoignent amplement. Qu'on me permette de citer brièvement ici *Le bilan de la critique* qu'en fait Gonthier-Louis Fink dans les *Cahiers de l'Hermétisme*:

Ce qui fascinait, intriguait ou irritait bien

des contemporains de Goethe, c'était la nature de ce récit qui tranchait sur tout ce qui arborait alors le titre de MARCHEN, ce mélange de symbolisme et de fantaisie apparemment gratuite, de millénarisme et de burlesque, qui faisait qu'on ne savait jamais à quoi s'en tenir. (...) Ainsi Wieland, qui soulignait que même un conte devait avoir une idée directrice, regrettait que ce ne fût pas le cas pour celui de Goethe. Schiller, de son côté, avait d'abord souhaité que ce récit où tout «devait être symbolique» fût plus didactique pour que l'idée s'imposât au lecteur; mais il semble s'être finalement laissé convaincre par Goethe puisque, aux demandes réitérées de Cotta, il se contenta de répondre que la clé se trouvait dans l'œuvre même, allant jusqu'à déclarer qu'à son avis cette collaboration générale des forces en présence, dont Goethe lui avait parlé, était bien illustrée. Quand des amis comme Mme von Kalb, qui était dans la confidence, ou le Prince Auguste de Gotha, qui apparemment ne l'était pas, s'adressèrent à Goethe pour lui demander la signification de l'œuvre ou lui proposer leur interprétation, le poète paraît s'être bien diverti. Il promet même au Prince de ne donner la solution de la «charade» que lorsqu'on en aurait déjà trouvé 99 autres!

Allons-y. La clé de ce conte se trouve:

1. dans l'alchimie
2. la biographie de Goethe
3. la politique de l'époque

4. l'Apocalypse de saint-Jean
5. le souvenir d'une promenade que Goethe aurait faite près de la Saale
6. la couleur verte
7. la franc-maçonnerie
8. la caverne de Platon
9. les écrits scientifiques de Goethe
10. *Le Mal du pays*, roman millénariste de Jung-Stilling
11. les trois choux, les trois artichauts et les trois oignons que réclame le Passeur aux Feux-follets
12. le chiffre trois
13. *La naissance de Vénus* de Botticelli
14. *Venise: le grand Canal* de Canaletto que Goethe aurait pu déchiffrer lors de son séjour à Venise
15. une lettre que Goethe aurait écrite à Marianne von Willemer en 1815
16. le tantrisme
17. le symbole de l'Ourobouros
18. l'histoire d'Aladdin
19. le dogme de l'Immaculée Conception
20. le Yi-king ou Livre des Mutations
21. les évangiles apocryphes
22. *La Cruche cassée* de Kleist
23. l'astrologie
24. *Les Deux ambassadeurs* de Holbein
25. l'égyptologie
26. le modèle triadique de Tzvetan Todorov
27. le conflit Eros / Thanatos
28. *Les Pensées* de Mao-Tsé-Toung
29. *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* de Freud
30. *La Fille de Christophe Colomb* de Réjean

Ducharme

31. *Le Cervantès de Ménard de Borgès*
32. l'œuvre complète de Vladimir Nabokov
33. *Point de fuite* d'Hubert Aquin
34. la psychanalyse du feu
35. le dernier best-seller d'Erica Jong
36. les nouveaux philosophes
37. Hiroshima
38. l'anagramme du nom de Goethe
39. la théorie des couleurs
40. l'anthroposophie
41. la métempsychose
42. $e=mc^2$
43. la mythologie grecque
44. *Popeye*, le film de Robert Altman
45. le triangle de Pascal
46. le nombre de marches de la pyramide du devin à Uxmal au Yucatan
47. le dieu Quetzalcoatl des Toltèques et des Aztèques
48. les sept chakras des bouddhistes
49. *Beyond reason* de Margaret Trudeau
50. *Jonathan Livingstone le goéland*, le film
51. le jeu de go
52. le jeu d'échecs
53. *De l'autre côté du miroir* de Lewis Carroll
54. le jeu de Monopoly
55. *François-le-champi* de George Sand
56. L'épisode de la petite madeleine dans *A la recherche du temps perdu*
57. la carte de la ville d'Ottawa
58. la théorie des trous noirs en astrophysique
59. la grammaire arabe
60. un pur hasard
61. *L'Amour fou* d'André Breton

62. le code secret utilisé par Mata-Hari
63. la ronde enfantine: *Trois fois passera...*
64. le symbolisme du temple de Louxor
65. l'œuvre cinématographique d'Alain Robbe-Grillet
66. le soufisme
67. la théorie d'Ouspensky sur les trois lois du soleil
68. la quête du Graal
69. la tendance spirale chez les végétaux
70. la formule: ABRACADABRA
71. la formule: sésame ouvre-toi
72. le bleu du ciel
73. *French kiss* de Nicole Brossard
74. la photosynthèse
75. la structure de l'ADN
76. le film *Close Encounter of the Third Kind*
77. la déité tibétaine Manjushri
79. *l'Encyclopédie* de Diderot p. 604
80. l'alignement des planètes
81. le Talmud
82. l'utilisation de l'ümlaut dans le texte original
83. le darwinisme
84. le livre des morts des Anciens Egyptiens
85. *A toi pour toujours ta Marie-Lou* de Michel Tremblay
86. la structure d'une fugue de Bach
87. le cercle
88. l'Atlantide
89. la constellation du Cygne
90. le tao
91. le mythe du labyrinthe
92. le ruban de Moebius
93. *Autant en emporte le vent*

94. *Tintin en Amérique*
95. le cloisonnisme de Vincent Van Gogh
96. la version démotique de la pierre de Rosette
97. les prophéties de saint Malachie
98. les prophéties de Jean XXIII
99. la numérologie
100. *Les Affinités électives* de Goethe

Le temps nous manque, hélas, pour étayer ici chacune de ces hypothèses, aussi séduisantes les unes que les autres. Nous sommes par ailleurs convaincue que chacune d'entre elles s'avérerait opératoire et pertinente. Mais contentons-nous de rêver aux délicieuses thèses de doctorat que nous pourrions en tirer pour aller droit au but.

Je m'apprête donc à enfin vous révéler la centième solution à cette «charade» que constitue *le Serpent vert* mais vous me permettrez d'abord, je vous prie, quelques précautions oratoires car nous entrons ici en terrain miné.

PRÉCAUTIONS ORATOIRES

Il peut sembler quelque peu déplacé de ma part de me substituer ici à Goethe lui-même pour vous révéler ce soir, 6 février 1981, la centième solution au *Serpent vert*.

Cependant, si vous voulez bien me suivre dans mes explications, vous verrez que j'ai mes raisons. Et qu'elles sont pas piquées des vers.

Commençons par le commencement. Eh bien voilà: si j'ose ainsi me substituer à Goethe pour enfin révéler le secret du *Serpent vert*, c'est que voilà, c'est bien simple, il suffisait d'y penser: «Ne me dis pas de parler mais dis-moi de me taire» me chuchote Wilhelm Meister, mais tant pis, je me jette à l'eau. Un, deux, trois,

radis, radis go... La raison en est que, c'est que, c'est que, eh bien voilà : je suis Johann Wolfgang von Goethe.

Quoi? Vous trouvez que je ne me ressemble pas? J'avoue que c'est vrai. *Das ist eine Tragödie aber ich spreche nicht deutsch.* Ca ne facilite pas les choses. Je me suis pourtant procuré l'*Allemand sans peine* dans la méthode Assimil dès juin 1967 mais je ne me suis jamais rendue plus loin que «*Ich möchte wissen*» *Neunte lektion.*

— *Wer ist dieser Mann?*

— *Ich kenne ihn nicht; ich glaube, er ist ein Franzose.*

— *Das ist wohl möglich; denn sein Auto ist französisch.*

— *Wissen Sie wo er wohnt?*

— *Wahrscheinlich im Park-Hotel: er ist immer allein.*

— *Ja, er kennt niemand; und er ist schon eine ganze Woche hier.*

— *Ich möchte gern wissen, was er hier tut.*

Je voudrais bien savoir où tout ça va me mener... Je ne crois absolument pas au hasard. Il n'y a pas de hasard. Ce n'est pas un hasard que je sois ici ce soir, au Goethe-Institut d'Ottawa, le 6 février 1981, pour vous révéler, *exactement 200 ans plus tard*, la solution à mon canular. Faites le calcul vous-mêmes: nous sommes en 1981. Moins 100, ça nous mène à 1881. Moins 100, ça nous mène à 1781. Zut! je me suis trompée dans mes calculs, j'ai jamais été bonne en mathématiques. Reprenons dès le début. On est en 1981, c'est clair. On recule jusqu'à 1881 sur la ligne du temps, ça fait moins 100, puis on recule d'encore 86 ans et on se retrouve en 1795,



année où je promettais, dans une lettre datée du 21 décembre, de ne donner la solution de la charade que lorsqu'on en aurait déjà trouvé 99 autres. Reprenons. Ce n'est pas un hasard que je sois ici ce soir, au Goethe-Institut d'Ottawa, le 6 février 1981, exactement 186 ans plus tard, pour vous révéler la solution à mon canular. Ça fait moins bien mais c'est davantage mathématique.

Il n'y a pas de hasard non plus dans le fait que je sois d'abord remontée directement en 1881 dans mes calculs. C'est, bien sûr: 1) parce que j'avais essayé de soustraire 1795 de 1981 et que, comme c'était trop compliqué (je sais vraiment pas compter), j'ai soustrait 81 de 00 alors qu'il fallait évidemment soustraire, non pas 81 mais 95 de 00. Et deux: parce que 1781, c'est l'année où j'ai écrit à Charlotte: «Travaillant au Tasse, je viens de t'adorer... Ce que j'ai écrit est certainement bon puisque c'est une invocation que je t'adresse.» Je suis, dans cette vie, tout aussi obsessionnelle que quand j'écrivais *les Souffrances du jeune Werther* et comme Lotte elle-même est aussi revenue dans cette vie déguisée en quelqu'un que j'appellerai Will H. Dalst pour ne pas vous dire son vrai nom car il en a, bien sûr, un vrai. J'ajouterai que dans ma nouvelle version des *Souffrances du jeune Werther*, Goethe Werther-Yolande Villemaire s'appelle Yvelle Swannson tandis que Charlotte Buff-Lotte-X. s'appelle Will H. Dalst. Ça s'intitulera Yvelle Swannson comme *Wilhelm Meister* et il ne sera pas question de souffrances dans le titre car, après toutes ces années d'apprentissage et de voyages, je suis revenue sur cette terre moins masochiste. Mais tout aussi millénariste.



Nous sommes à dix-neuf ans de l'an 2000. Je voudrais ici, pour faire diversion, avant de poursuivre ces laborieuses précautions oratoires, vous lire un petit poème intitulé *Diversión* et dédié à Y.V. et à l'An 2000.

POUR Y.V.
ET L'AN 2000

DIVERSION

Goethe à Venise
regardant les yeux et les lagunes
le centre du centre
comme une vision verte
se coulant près des signes
une version du réel
que déchiffrent les temps
ce sera donc à recommencer
ce sera donc d'autres effusions
ce sera donc encore des suites
des contes comme des passerelles
refont sans cesse la ligne
regardant l'intérieur et les volutes
le sens du centre
comme une vision décryptée
se coulant tout près des choses
(Montréal, 1 février 1981)

Claude Beausoleil

Claude Beausoleil avec qui j'ai rendez-vous à Venise en l'an 2000 où nous avons vu, en juillet 1978, la maison de Goethe sur je ne sais malheureusement plus quel canal, Claude Beausoleil, donc, est au courant depuis fort longtemps de mon identité du dix-huitième siècle. Je l'ai rencontré en décembre 1968, alors que j'avais 19 ans et, comme il a une nature comique

et qu'il voulait lui aussi devenir écrivain, je lui ai assez vite avoué que j'avais été Goethe, ce que je savais depuis 1966.

Comment l'ai-je su, vous demandez-vous sans doute si vous êtes encore en état de vous demander quoi que ce soit après toutes ces révélations fracassantes. Eh bien voilà. «J'étais indiciblement atterrée, affectée, ou comment dirais-je, le sentiment qui reposait au plus profond de mon cœur avait jailli d'un coup comme la flamme à qui on donne de l'air» comme on peut le lire au Livre VI de *Wilhelm Meister*. Je traînais, en effet, depuis le 11 juin 1966 (j'ai la mémoire des dates) mon premier chagrin d'amour. J'avais seize ans et le cœur gros. C'est dans cet état d'esprit que je suis entrée dans la petite librairie d'Ahuntsic pour m'acheter un livre de poche. Je suis tombée sur un livre à couverture bleue représentant un couple en train de valser. C'était d'un auteur que je ne connaissais pas qui s'appellait Goethe. C'était le titre qui me séduisait : *Les Souffrances du jeune Werther*. Je me sentais, mais tout à fait, comme ce titre-là. C'était le 12 août 1966. J'avais alors l'habitude d'inscrire mon nom et la date de l'achat dans mes livres. Est-ce ce jour-là ou seulement plus tard que je me suis aperçu, en lisant la couverture arrière du livre, que Goethe était né le 28 août 1749 alors que j'étais née, moi, le 28 août 1949, exactement deux cents ans plus tard.

Toujours est-il que j'ai commencé à lire *les Souffrances du jeune Werther* et que j'ai trouvé ça tellement plate que je ne l'ai même pas lu jusqu'au bout. Je n'avais lu aucun autre texte de

Goethe jusqu'à ce que je tombe sur *le Serpent vert* au printemps 1977. *Werther*, j'ai réussi à le lire jusqu'au bout depuis mais c'était dans une autre collection de poche, je ne sais plus laquelle, que je m'étais procurée dans une petite librairie de l'oasis de Gabès en Tunisie, quelque part au mois d'août 1979. Je l'ai lu, au complet cette fois, dans l'île tunisienne de Djerba. Et j'ai trouvé ça tout aussi plate.

J'écrivais *la Vie en prose*, version vingtième siècle de mes *Souffrances* et, relisant ce *Werther* que j'avais publié en 1774, j'avais l'impression d'être en train de répéter les mêmes erreurs. Comme l'écrivait Goethe dans son journal intime du 7 août 1779, à la veille de ses trente ans :

Rangé à la maison, revu mes papiers et brûlé toutes mes vieilles dépouilles. Autres temps, autres soucis. Retour silencieux sur ma vie, sur la confusion, l'agitation, le désir de savoir de la jeunesse qui erre en tous sens pour trouver quelque chose de satisfaisant. Comme j'ai trouvé une volupté surtout dans les mystères, les obscures relations imaginaires. Comment je me suis attaqué à demi seulement aux connaissances scientifiques pour les abandonner bientôt; comment une sorte d'humble complaisance en moi-même circule à travers tout ce que j'écrivais alors. Avec quelle vue courte j'ai tourné parmi les choses humaines et divines. Combien j'ai peu agi et de même pensé et écrit utilement, combien j'ai perdu de temps dans des sentiments et des ombres de passion qui gaspillent les jours, combien peu m'ont été utiles, et maintenant que la moitié de la vie est

passée, je n'ai pas avancé sur la route, mais je suis là, au contraire, comme un homme sauvé des eaux que le soleil bienfaisant commence à sécher. Le temps que j'ai passé dans l'activité du monde depuis octobre 1775, je n'ose pas encore l'embrasser du regard. Que Dieu continue à nous aider et nous accorde des lumières pour que nous ne soyons pas un obstacle sur notre propre route, qu'il nous permette de faire ce qui convient du matin jusqu'au soir et qu'il nous donne des notions claires sur les conséquences des choses...

J'écris ceci dans la nuit du 3 février au 4 février. Il est 4 heures 16 du matin et je ne le fais pourtant pas exprès. L'an dernier à 24 heures et six minutes près, j'écrivais ceci: «Lundi le 4 février 1980, 4 heures 10 a.m. Tout va bien. Avons décollé de l'astroport psi de Mirabel au cours de la pleine lune de janvier. Sommes en vue de gamma de la Grande Ourse. Passé le chariot de David, nous mettrons le cap sur Polaris que nous espérons pouvoir atteindre avant la catastrophe.»

Ainsi s'ouvrait ma communication au colloque sur la «nouvelle écriture» organisé par la *Nouvelle Barre du Jour* à l'Université du Québec à Montréal le 29 février de l'année bissextile 1980. Hans Ruprecht qui y assistait et m'avait posé de fort embêtantes questions sur le génotexte et le phénotexte dont je ne me rappelais pas très bien ce que Julia Kristeva entendait au juste par là, me demanda, au cours du cocktail qui suivit, de bien vouloir participer aux activités culturelles de l'Institut Goethe d'Ottawa. Il

s'agissait, me disait-il, de parler des liens possibles entre la «nouvelle écriture québécoise» et la «littérature allemande». Voyant qu'il semblait ignorer la profondeur de mon ignorance de la littérature allemande et ayant déjà bu quelques verres de vin, je lui avouai en toute candeur que j'étais la réincarnation de Goethe, c'était là, hormis le théâtre de Bertolt Brecht et la correspondance Pavel Kohout / Günter Grass, à peu près tout ce que je savais de la littérature allemande. A mon grand étonnement, cette révélation étonnante ne le découragea pas. J'acceptai donc, me promettant tout de même de lire Goethe pour savoir un peu quand même de quoi il retournait. Il n'y a pas de hasard. Et, je dois avouer qu'au moment où je disais à M. Ruprecht que c'est de ça que je parlerais, j'étais loin de me douter que j'aurais le culot de le faire.

Sur la berge du Nil, qu'une forte pluie a enflé et fait déborder, se trouve une Volkswagen-amphibie, dans laquelle, accablée par ses recherches, Yvelle Swannson dort profondément. Au milieu de la nuit, elle est réveillée par des appels, et comprenant que des voyageurs demandent à passer l'eau, elle se hâte de sortir.

Au-dessus de sa Volkswagen. «Vite, vite, clament-ils, nous sommes très pressés et contrariés de ne pas nous trouver déjà sur l'autre rive.» Sans perdre de temps Yvelle Swannson se hâte de démarrer, puis dirige son automobile-amphibie à travers le courant avec toute l'adresse qui lui est coutumière. Dans une langue inconnue, ses passagers échangent des sifflements avec une extrême volubilité, tout en éclatant de rire, par intervalles, sans arrêter de sauter ça et là, tantôt

sur les bords et les bancs, tantôt sur le fond de la nacelle.

«La Volks vacille, crie Yvelle, et si vous vous agitez ainsi vous allez nous faire chavirer! Allons, asseyez-vous Lumières!»

A cette recommandation, ils pouffent de rire, se moquent d'elle et s'agitent encore plus qu'auparavant. La jeune batelière supporte patiemment leurs impertinences et ne tarde pas à toucher terre.

— Voilà pour votre peine! s'écrient alors les voyageurs, et, tout en se secouant, ils font tomber dans la Volkswagen humide bon nombre de brillantes pièces de kryptonite.

— Au nom du ciel que faites-vous là, gémit alors Yvelle Swannson. Vous avez donc juré ma perte! Si une seule pièce de kryptonite était tombée dans l'eau, le Nil, qui ne peut souffrir ce minéral, se serait soulevé en masses énormes pour m'engloutir avec ma Volks. Quant à vous, je me demande ce qui vous serait advenu. Reprenez cette kryptonite!

— Nous ne pouvons reprendre ce que nous avons semé en nous trémoussant.

— Alors, vous m'infligerez la corvée de ramasser cette kryptonite pour aller l'enfourir dans le sol d'Egypte, répond Yvelle tout en se courbant et en recueillant les pièces phosphorescentes une à une dans sa sacoche.

Les extra-terrestres viennent de sauter sur le rivage quand Yvelle leur crie: «Et mon péage?»

— Qui refuse la kryptonite n'a qu'à travailler gratuitement, répondent Dhoran et Galariel.

— Sachez qu'on ne peut me payer qu'en fruits de la terre.

— *Les fruits de la terre? Nous les dédaignons et n'y avons jamais goûté.*

— *Tant pis, car je ne puis vous lâcher tant que vous n'aurez pas promis de me livrer trois exemplaires de l'Elu de Thomas Mann, trois exemplaires de Par le corps de la terre de Satprem et trois exemplaires du Serpent vert.*

Pourquoi trois? Pourquoi trois? Pourquoi trois? A cause de Schliemann et Dörpfel bien sûr. Qui ont exhumé Troie. Car le *Serpent vert* est un cheval de Troie, une ruse de guerre dans l'œuvre de Goethe. Quel secret se cache donc derrière le Passeur, les Feux-follets, le Serpent, l'homme à la lampe, la vieille, le Prince, le géant, Fleur de Lys, l'Epervier, le Roi d'or, le Roi d'argent, le Roi d'airain, le Roi composite, le Fleuve, le Temple, les trois artichauts, les trois choux, les trois oignons, le canari, le roquet, la harpe, la crevasse?

«Plus de vingt personnages interviennent dans le conte, écrit Goethe en 1797. Que font-ils donc à eux tous? Le conte, mon ami.»

Il s'est passé bien des choses entre la page 13 et la page 14 de cette conférence. Entre l'arcane anonyme de la mort et le fluide serpentin de l'arcane XIV. Dans le *Dictionnaire des symboles* de Chevalier et Gheerbrant, on peut lire au mot *serpent*:

L'Arcane 14 — la tempérance, placée entre La Mort et Le Diable, a pourtant une signification manifeste; un ange, vêtu moitié de rouge, moitié de bleu — moitié de terre, moitié de ciel — verse alternativement entre deux vases, l'un rouge, l'autre bleu, un liquide incolore et serpentin; ces deux vases

symbolisent les deux pôles de l'être: le trait d'union, le véhicule de leur échange, indéfiniment répété, c'est le DIEU D'EAU, le serpent. Cette lame est le symbole de l'alchimie, écrit l'historien du Tarot Van Rijnberk, qui ajoute qu'elle exprime d'une façon évidente le dogme de la transmigration des âmes et de la réincarnation. IL SUFFIT DE RAPPELLER, ajoute-t-il, QU'EN GREC CLASSIQUE «METAGIOSSMOS», L'ACTE DE VERSER D'UN VASE DANS UN AUTRE, EST PRIS COMME LE SYNONYME DE LA METEMPSYCHOSE. Cela confirme notre hypothèse selon laquelle le fluide de la Tempérance représente le serpent.

Il s'est passé, en effet, bien des choses. D'abord, grâce à Michel Beaulieu, poète québécois et Grand Prix du Journal de Montréal 1980, rencontré par hasard à l'Express, lieu de rendez-vous de la «colonie artistique» de Montréal, j'ai enfin mis la main sur un exemplaire de l'Elu de Thomas Mann, ex-libris no 4653 de sa bibliothèque. Feuilletant les treize premières pages de cette conférence, il est tombé sur la page 3 où je mentionne l'Elu de Thomas Mann et, avec grandeur d'âme, m'a proposé de me le prêter. Je n'en suis qu'au son des cloches et au génie de la narration mais je sens déjà que c'est une bonne piste pour en arriver à ce *Path of Ptah*, projet top-secret entrepris par Yvelle Swannson et Will H. Dalst depuis leur rencontre inopinée dans une librairie ésotérique de Berlin-Ouest.

Qui donc sonne les cloches? Les sonneurs?
Point. Avec le peuple entier ils se sont

précipités dans les rues dès l'instant où se déchaînaient ces prodigieux carillons. Soyez-en persuadés, les clochers sont vides. Les cordent pendent inertes, et pourtant un mouvement de houle emporte les cloches, les battants grondent. Dira-t-on que nul ne les met en branle? Non. Seul un cerveau étranger à la grammaire et à la logique le saurait prétendre. «Les cloches sonnent» cela signifie: «elles sont sonnées», dussent les clochers être totalement vides. — Qui donc fait se mouvoir les cloches de Rome? Le GENIE DE LA NARRATION. — Mais peut-il être partout, doué d'ubiquité, sur la tour de Saint-Georges à Velabre, et là-haut, à Sainte-Sabine, qui garde les colonnes de l'abominable temple de Diane? A la fois en cent endroits consacrés? Certes, il le peut. Il est aérien, désincarné, omniprésent, point tenu de distinguer entre «ici» et «là». C'est lui qui dit: «Toutes les cloches sonnèrent» et c'est donc lui qui les fait sonner.

Grâce à Michel Beaulieu qui a tout lu, mais tout lu, de la littérature québécoise à la littérature américaine en passant par la littérature française, sud-américaine et allemande, j'ai aussi appris l'existence d'un jeune romancier allemand contemporain, très intéressant paraît-il et qui s'appellerait Handke. Je me suis demandé s'il ne s'agirait pas de ce même jeune romancier dont Rainer Pöhl, étudiant à Hambourg, m'aurait parlé cet été au château de Cerisy-La-Salle en Normandie où avait lieu un colloque sur la littérature québécoise. Rainer, qui avait lu *les Belles-Sœurs* et *Marie-Lou* de Michel Tremblay

et imitait allègrement notre langue, avait mentionné ce livre intitulé *les Souffrances du jeune W.*, paru récemment en Allemagne et dont l'auteur m'échappe. Je présume que ce Handke, si c'est bien lui, est la réincarnation allemande de Goethe et j'ai écrit à Rainer qui, lui, est probablement la réincarnation de Rilke, pour qu'il nous mette en contact.

C'est ce même Rainer qui m'a appris le mot *zu-eignen*, qu'il avait, je crois, inventé pour désigner quelque chose qu'on voyait se passer dans le colloque et qu'en français on appelait la *prolepse*. Nous anticipons la *Nuit des temps*, mais n'anticipons pas.

Entre la page 13 et la page 14, je me suis aussi procurée, à la librairie ésotérique l'Athantor, un livre intitulé *La Théorie des couleurs de Goethe*. C'est écrit par un certain Pierre Cadieu qui ne se réfère, semble-t-il, que très indirectement à Goethe. Je n'en retiens que ceci: il y a du vert dans le rouge et du rouge dans le vert.

Le secret du *Serpent vert* serait peut-être d'être rouge...

«A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu: voyelles» chantait Rimbaud. Le serpent U, le serpent *you* serait un serpent I, un serpent *I*. Dans le passage du vert au rouge passerait la transmigration d'un *tu* dans un *je*. Le serpent vert, le serpent U des «cycles, vibrations divins des mers virides, / paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides / que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux» conduirait au serpent rouge, le serpent I des «pourpres, sang craché, rire des lèvres belles / dans la colère ou les ivresses pénitentes». Si dans le serpent vert se

love un serpent rouge c'est que le conte conte en infratexte la chute des anges du ciel vert de l'indifférencié des cycles et vibrations divins à l'enfer rouge de l'ego, des «pourpres, sang craché, rire des lèvres belles».

Car l'anagramme du nom de Goethe, c'est *the ego* comme m'expliquait hier entre la page 13 et la page 14 Michael Delisle, prix des œuvres radiophoniques catégorie 30 minutes de Radio-Canada 1980. Et, dans ce serpent rouge de l'ego lové dans le serpent vert, se trouve bien sûr lové le *serpent vert* de la fusion de l'ego dans l'indifférencié :

Rassuré par l'immobilité du Géant, le peuple ne tarda pas à s'en approcher, puis à l'entourer, tout en s'extasiant sur la métamorphose subie. La foule ensuite se tourna vers le Temple, qu'elle ne semblait pas avoir aperçu plus tôt. Elle se pressait pour en franchir la porte, lorsque du haut des airs, l'Epervier renvoya sur l'autel, par l'ouverture de la coupole, un faisceau de lumière solaire captée à l'aide du miroir dont il était porteur. Au sein du demi-jour mystérieux du sanctuaire, le roi, la reine et leur suite parurent ainsi baignés d'une clarté céleste. Le peuple se prosterna à cette vue, saisi d'un religieux respect.

peut-on lire aux pages 96 et 97 du *Serpent vert* dans la traduction d'Oswald Wirth dans la collection «Mystiques et religions» série B, éditée par Devry-Livres en avril 1977, édition qui est une copie conforme de celle de 1935 réalisée par Maître Oswald Wirth.

Vous vous demandez peut-être comment il

se fait que je cite cette traduction après vous avoir expliqué plus haut que cet exemplaire du *Serpent vert* était tombé dans quelque trou noir. Mystère. C'est encore une fois entre la page 13 et la page 14 que se trouve la clé de cette énigme. C'est grâce à l'intervention d'un nouveau personnage nommé Claudine Bertrand que ce livre m'est parvenu. Claudine Bertrand prépare un roman qui s'intitulera *La Nuit des temps*. Elle s'empresserait certainement de nier cette assertion car elle met une certaine fierté à crier sur les toits qu'elle n'est pas écrivain. Mais comme le dit si bien Nathalie dans *les Années d'apprentissage*: «Si nous prenons seulement les êtres tels qu'ils sont, nous les rendons plus mauvais; si nous les traitons comme s'ils étaient ce qu'ils devraient être, nous les amenons où il faut les amener.» Rainer dirait que c'est ça le zueignen. Toujours est-il que cette Claudine qui finira bien par l'écrire cette version de *la Nuit des temps* qu'on lui réclame depuis longtemps parce qu'elle est, d'entre nous, la mieux placée pour décrire la nuit des temps des origines étant orpheline de père et de mère depuis tout le temps, cette Claudine Bertrand donc, qui se trouve être à la fois la directrice du Département de français du collège de Rosemont où j'enseigne et la blonde de Lucien Francœur, a eu l'insigne bonté de déposer l'exemplaire de Lucien sur mon bureau ce matin. Me demandant d'en prendre soin comme de la prune de mes yeux car Francœur a l'intention, paraît-il, de s'en servir pour sa thèse de maîtrise à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Saviez-vous que Rudolf Steiner brille par

son absence dans l'édition de 1965 du Petit Larousse illustré? Entre ici un autre personnage. Elle s'appelle Régine Zakaïb et semble, à première vue, être de sang juif, amérindien et québécois, cocktail assez molotov s'il en est. C'est une étudiante inscrite à mon atelier de création littéraire que j'animais pour la première fois hier soir. Je lui ai parlé de Goethe, elle m'a parlé de Steiner. Je me suis dit alors, bon sang mais c'est bien sûr, il y a un lien. Mais quoi? Les écoles créées par Steiner et peintes selon la théorie des couleurs de Goethe? L'eurythmie comme façon de danser le serpent vert? L'Atlantide? Je ne sais pas si Steiner en a parlé mais ça doit. Ou alors, plus simplement, l'égyptologie.

Vous savez peut-être que pour les anciens Egyptiens tout homme a, en plus de son corps, un *ka* et un *ba*. Le *ka* est l'étincelle d'énergie cosmique (ou divine) qui l'anime, le *ba* est son âme individuelle, personnifiée par un oiseau. Nous voilà, par analepse, revenus à l'épervier au miroir de la scène finale du *Serpent vert*. L'épervier vu comme un serpent rouge se transformant en serpent vert, l'oiseau-ba de l'ego réfléchissant la lumière solaire du ka.

*Ka parle «je» l'écoute / il parle
sombrement / sa voix monte d'une caverne
elle n'en finit plus de monter mais ce que dit
Ka est sans appel / avance lourdement,
comme une pierre, mais sa trajectoire
n'admet pas d'obstacles. Il fonce avec la
calme assurance d'un dieu. Pas qu'il soit
toujours magnifique: simplement, il prend
son temps, comme un dieu, parce qu'il a
l'éternité devant lui et derrière lui.*

écrivait Paul Chamberland en 1974 dans *Demain les dieux naîtront*. Paul Chamberland est la réincarnation du pharaon égyptien Akénaton comme il l'avoue à la page 144 de ce même livre, et celle de George Sand comme l'indique sa signature à une post-face d'un livre de Denis Vanier. J'avais songé, moi-même, revendiquer cette dernière identité car l'un de mes mononcles qui enseigne la littérature française à l'université de Miami m'avait appris que George Sand avait écrit un roman intitulé *Le Marquis de Willemer*, roman que je n'ai d'ailleurs jamais ni vu ni lu. Mais j'ai découvert depuis que ce nom, qui est celui de mon père, n'a pour fonction, dans la capsule de mémoire appelée Goethe, que de rappeler le fusionnement amoureux Goethe et Marianne von Willemer. Fusionnement amoureux qui n'eut d'ailleurs jamais lieu, Marianne Jung, jeune actrice de Francfort, ayant fini par épouser son tuteur le banquier von Willemer. Histoire d'un renoncement à l'amour qui me rappelle cruellement ma tragique passion pour ce mystérieux Will H. Dalst qu'Yvette Swannson va bien finir par voir venir sur la berge du Nil où elle l'attend depuis le début de ce texte. Même si le génie de la narration n'avait en aucune façon mentionné ce détail capital. Cette passion pour Marianne von Willemer-Will H. Dalst, je l'avouais déjà toute en 1814 dans *le Divan occidental-oriental*:

Tout était muet, silencieux, désert, Dieu solitaire pour la première fois. Alors il créa l'aurore qui eut pitié de ce tourment. Elle fit naître de l'élément trouble un jeu chantant de couleurs, et de nouveau eut le pouvoir

*d'aimer ce qui venait de se disjoindre.
Et d'un élan rapide se cherchent ceux qui
s'appartiennent. Sentiment et regard se
tournent vers la vie infinie. Soit emprise, soit
rapt, n'importe, pourvu qu'on se saisisse et
se garde. Allah n'a plus besoin de créer, nous
créons son univers.*

*Ainsi, sur les ailes de l'aurore, je fus attiré
vers ta bouche. Et la nuit claire d'étoiles
confirme de ses mille sceaux notre union.
Tous deux nous sommes, sur la terre,
exemplaires dans la joie et la douleur. Et la
parole de nouveau prononcée: Que le
monde soit! ne nous séparera pas une
seconde fois.*

Et c'est ici même à Ottawa, ville-mère du Canada comme disait le manuel de géographie, que Nicole Brossard vous disait, citant Rilke, il y a quelques semaines: «Tout ange est effrayant.»

*C'est peut-être pour ça qu'Yvette Swannson
tremble dans sa Volkswagen verte qui vogue sur
le Nil, ballotée au gré de ces deux anges qui
sautent de-ci de-là. Ce que Dhoran et Galariel
ont d'extra-terrestre c'est tout simplement d'être
des figures du supra-mental archétypal déguisées
en androgynes no-wave, no future. Galariel,
c'est mon âme blanche. Elle tient de Gaïa, la
terre-mère, et d'Ariel, le Saint-Esprit des tempêtes
mentales. Elle vient de Jeudi, de Jupiter,
d'une constellation de colère dans le bout de
l'Iran. Elle enregistre les regards et elle sait lire le
sang. Dhoran, c'est mon âme noire. Il tient
d'Horus solaire et c'est alors un enfant mâle de
trois ans qu'on a affublé d'une croix égyptienne
et qui danse autour du four crématoire où se*

consume son père. Dhoran, c'est mon âme noire. Il tient du portrait de Dorian Gray et du daïmon de Demian. C'est un vilain petit diable qui dit que la vie est ailleurs, du côté du sens apparent de la nuit des temps des choses.

On cherche un centre, et c'est difficile, ce n'est même pas souhaitable. Il me semble que la vie abondante, multiple, qui passe devant nos yeux est quelque chose en elle-même sans qu'il soit besoin d'exprimer une tendance qui ne s'adresse qu'au concept
écrivait Goethe à Eckermann.

Yvelle Swannson voit alors s'avancer Will H. Dalst. Il porte un complet noir et des verres fumés. Elle sait que dans l'attaché-case qu'il tient à la main gauche se trouvent tous les documents top-secret relatifs au projet *The Path of Ptah*. La route du dieu égyptien qui donne les noms aux choses. S'y trouve entre autres cet extrait d'une lettre que Goethe écrivait à Lavater le 20 septembre 1790. Le texte a été découpé dans le *Goethe par-lui-même* de Jeanne Angelet-Hustache publié dans la collection «Ecrivains de toujours» et recollé sur le papier noir et rose au chiffre d'Yvelle Swannson et de Will H. Dalst. En voici le contenu :

Ce désir de dresser aussi haut que possible dans les airs la pyramide de mon existence, dont la base m'est donnée et qui a ses assises, l'emporte sur tout autre et me permet à peine un instant d'oubli. Je n'ai pas le droit de tarder, je suis déjà avancé en âge, peut-être le destin me brisera-t-il au milieu et la tour babylonienne restera tronquée, inachevée. Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le

réel, Yvelle Swannson voit alors le serpent vert éclater comme un prisme en rouge-passion, en ange d'or d'orage orange, en jaune-soleil de la pensée de la pensée, en vert-kryptonite, en bleu du ciel, en indigo indien, et en violet violent. Et c'est un pont arc-en-ciel qui brille, lumineux, dans le ciel mauve au-dessus des eaux vertes du Nil.

*Le beau temps sonne comme une casserolle
sur la pluie du temps*

*Le beau temps sonne comme une casserolle
sur la pluie du temps*

*Y a plus personne sur la passerelle du plus
vieux temps*

chantonne Pauline Harvey, poète sonore québécoise et réincarnation de Michel-Ange qui tenait le rôle de Fleur-de-Lys. Paul Chamberland, qui tenait celui du roi composite, se lève d'un bond et soulève la chape qui le recouvrait. Il dit, solennel: «Les temps sont venus».

«Honore la mémoire du Serpent! dit alors Will H. Dalst en s'adressant au pharaon. Tu lui dois la vie et tes peuples lui sont redevables de ce pont grâce auquel les rives voisines ont pu se peupler et devenir un domaine uni. Les gemmes flottantes et lumineuses, en lesquelles s'était décomposé son corps sacrifié, constituent les piles de ce pont magnifique qui, surgissant de ses fondations, s'est construit et se conservera de lui-même.»

Un ange passe. C'est Nicole Brossard, poète et romancière québécoise qui tenait le rôle de l'Épervier. C'est alors qu'à la frontière du sens apparent et du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel, Yvelle Swannson voit s'élever la

Tour foudroyée, arcane 16 de la confusion des langues.

Kiwate lano lano

Mahote ano ano ano

We are one in the infinite sun

Forever forever forever

A bien y penser, ce n'est pas si Babel qu'on croit. C'est de l'amérindien et de l'américain. C'est la version chamanique de *la Nuit des temps*, rêve littéraire collectif dans lequel nos noms détermineraient notre version de cette nuit des temps où en tant qu'agents planétaires de la grande Transformation, comme le dit l'ainé des scribes de la batterie des scribes Paul Chamberland dans *Terre souveraine*, nous attendons l'avènement du *Serpent vert* tel que le rêvait déjà Oswald Wirth:

En ce pays, comme en d'autres, les associations initiatiques se sont dissoutes, ce qui équivaut à la mort du Serpent Vert et à sa décomposition en pierres lumineuses.

Noyés dans le fleuve de la vie commune, les matériaux dissociés disparaissent, mais l'énergie constructive qui leur est inhérente opère individuellement. Une affinité mystérieuse assemble au fond des eaux les éléments de piles vivantes, constructions madréporiques, destinées à soulever le large Pont qui unira en un seul peuple la cohue disparate des humains.

Précisons, en terminant, que bien qu'ayant passé un mois à réciter des mantras dans un monastère tibétain en Angleterre, je ne suis jamais arrivée, malgré toute ma bonne volonté, à croire en la réincarnation. J'ai cependant

découvert que c'est un jeu fort amusant. Je me suis ainsi rappelée avoir été un chat, une momie égyptienne, un capitaine au long cours du seizième siècle hollandais, une sorcière bien sûr, une nazie du camp d'Auschwitch, ma propre sœur dans une vie antérieure, un chef indien Ottawa, une maya et, last but not the least, Mickey Mouse en personne.

Quand je dis que je suis Goethe, ce n'est qu'une façon de parler, bien sûr. Mais il n'y a pas de hasard.

Et quand je dis que si je suis venue le 28 août 1949 c'est pour me rappeler que j'étais déjà venu le 28 août 1749, je me prends tout de même au jeu. Car il n'y a pas de hasard. Mais Goethe n'est qu'un mot-clé pour orienter ma mémoire sur ce *Path of Ptah* où je chemine tout à fait seule bien que je rêve avec d'autres l'avènement d'une nuit des temps solaires. Cause we are one in the infinite sun.

Si le nom de Goethe se lit *The ego* dans la langue qui est la langue officielle de ce pays d'un océan à l'autre et dont Ottawa est la capitale, c'est que nous sommes tous Goethe. Car nous sommes tous ego, comme disait le faux lama farceur du centre de bouddhisme tibétain de Montréal. Et comme, en bonne québécoise: «je me souviens», je vous donne enfin en mille la centième solution à l'énigme du *Serpent vert*. C'est évidemment ce qu'il vous plaira car il n'y en a aucune, il y en a mille et une.

Née en 1949, Yolande Villemarec a publié *La Vie en prose* (roman).